

Fiction

Numéro 97, hiver 2004–2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19066ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2004). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (97), 26–31.

Rachel Leclerc
VISIONS VOLÉES
 Boréal, Montréal, 2004,
 273 p. ; 22,95 \$

Frank, affublé d'un don (celui de pénétrer l'esprit des gens, d'y lire le passé ou l'avenir), vit à Montréal. C'est là qu'il fait la connaissance d'Erika dont il tombe amoureux et sur les traces de laquelle il partira, jusqu'à Prague. Au cœur de la capitale tchèque, autre protagoniste du roman, Frank sera confronté à une expérience humaine extrême, celle du dénuement total et de la mendicité, prélude peut-être à une renaissance convoitée. « Petit garçon, tu savais ce qu'on n'apprend que très tard à force d'observer, que l'humain ne pense jamais qu'à lui-même, que cela le pousse à dévorer pour prendre la place, que du début à la fin nos vies sont faites de complots. »

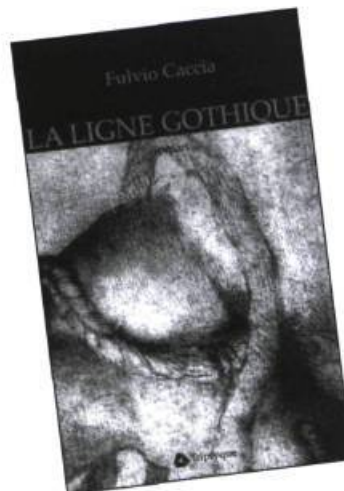
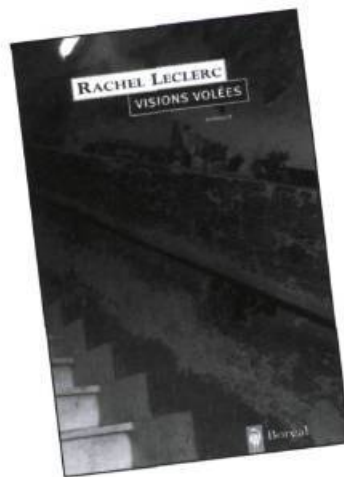
Bien sûr, il y a l'histoire, au fond d'une grande simplicité. Il y a aussi la réflexion, profonde, qui fait de *Visions volées* un très heureux récit mâtiné de roman et d'essai philosophique. Il y a surtout le style, distingué, délicat, fécond, subtil et pour tout dire infiniment irrésistible. C'est sans aucun doute là que se trouve la puissance de ce livre dont chaque phrase semble avoir été finement ciselée par une adepte de la muse Erato, Rachel Leclerc s'étant illustrée comme poète avant de se lancer dans l'aventure romanesque. L'unique bémol viendrait du choix du titre dont la banalité ne rend pas justice à l'exceptionnelle qualité littéraire du texte. Avec *Rabatteurs d'étoiles*,

Noces de sable et Ruelle Océan, Rachel Leclerc nous avait habitués à des titres plus exquis. À cette toute petite réserve près, *Visions volées* est appelé à devenir livre de chevet, livre de garde.

Armelle Datin

Philip Roth
LA BÊTE QUI MEURT
 Trad. de l'américain
 par Josée Kamoun
 Gallimard, Paris, 2004,
 136 p. ; 24,95 \$

Philip Roth est un admirable conteur. Il possède comme aucun l'art proustien de la digression. En effet, qui se rappelle de la fameuse scène de la madeleine dans *Du côté de chez Swann* reconnaîtra dans *La bête qui meurt* la force de la technique. Ce sont en effet ces digressions, ici souvent pornographiques, qui donnent toute son épaisseur au récit. David Kepesh, alter ego de l'auteur, que l'on avait déjà rencontré dans *Le sein*, est arrivé à cet âge où, apparemment, le passé est si important sur la balance du temps qu'il vous envahit. Quand il parle de quelqu'un, il faut qu'il évoque les circonstances de leur rencontre, les gens que cette personne côtoyait à l'époque, l'histoire de ces gens, ce qu'ils sont devenus, comment il a su ce qu'il sont devenus... et cette sorte d'arbre des rencontres finit par dessiner non pas les arcanes psychologiques d'un esprit gâteux, mais cinquante années d'une vie d'adulte et, comme tout se tient, une certaine vision de l'Amérique. Un pays d'abord puritain où l'on doit se marier pour cou-



que lorsqu'il relate ses quelque trente années de conquêtes. Mais les masques, comme dans toute bonne histoire, finissent par tomber. À l'orée de la vieillesse, alors qu'il voit son pouvoir érotique prendre la pente descendante, il s'éprend comme jamais d'une de ses étudiantes, la pulpeuse Consuela Castillo, qui le soumet naïvement à de multiples bassesses avant de le quitter.

Certaines pages, émouvantes, nous font vivre des instants aussi rares que l'avait fait *Patrimoine*, un petit chef-d'œuvre où l'auteur relatait les derniers instants de vie de son père. Un jour, le corps despotique de David Kepesh finit par se taire. Plus humain qu'homme, il est alors en mesure d'écouter celle qui revient vers lui.

Judy Quinn

Fulvio Caccia
LA LIGNE GOTHIQUE
 Triptyque, Montréal, 2004,
 153 p. ; 18 \$

La ligne gothique est le premier roman de Fulvio Caccia, récipiendaire du Prix du Gouverneur général du Canada en 1994 pour son recueil de poésie *Aknos*. Caccia est également l'auteur d'essais (dont *La république métis*) et a collaboré à la défunte revue *Vice-Versa*. D'origine italienne, il a vécu trente ans au Québec avant de s'installer en France où il poursuit sa réflexion sur la diversité culturelle. Il est tentant de voir, dans cet itinéraire biographique et intellectuel, des éléments-clés du roman de Caccia. Certes, le thème de l'exil, du retour et de la mémoire sont présents, comme dans de nombreux romans parus ces dernières années. La trame romanesque se révèle néanmoins suffisamment complexe pour soumettre le lecteur à

cher, puis foyer d'une révolution libératrice. Dans les années soixante, alors qu'il est professeur d'esthétique dans un lycée, David Kepesh quitte femme et enfant pour vivre la vie qu'il a toujours désirée : sans attache. C'est le début pour lui d'une rencontre avec la femme. D'abord avec son corps-objet. Le narrateur se fait alors provocateur, cyni-

une logique déroutante et le perdre dans les méandres d'un parcours aussi singulier que labyrinthique.

Les noms eux-mêmes perdent leur univocité référentielle. Qui est vraiment ce Jonathan Hunt parti à la recherche d'un ami disparu et lui-même victime d'une machination kafkaïenne ? Quel est le rôle d'Ariane, dont le statut de narratrice à la fin du récit nous laisse penser qu'elle tire les ficelles au lieu d'offrir un fil salvateur ? Enfin, on est tenté de voir, dans l'évocation des lieux et des noms, une référence au conflit qui a récemment déchiré l'ex-Yougoslavie. Pourtant, la « ligne gothique » désigne la position défensive érigée par les Allemands, en Italie, pendant la Seconde Guerre mondiale. Peut-être parce que tout « [c]eci n'est qu'une histoire ancienne éternellement recommencée ». On a parfois l'impression de retrouver des procédés scripturaux caractéristiques de l'esthétique postmoderne (mises en abyme, interpellation du lecteur/narrataire, brouillage référentiel, etc.). Ce roman semble néanmoins en prise directe sur son temps (la guerre en ex-Yougoslavie

apparaît, notamment, en toile de fond). Dans ce roman où règnent l'illusion, les impostures et le travestissement, le doute devient la meilleure arme du lecteur. Une fiction à la mesure de notre époque ?

Sylvain Brehm

Francine Grenon
LA FOLLE DE LA GARE
JCL, Chicoutimi, 2004,
168 p. ; 19,95 \$

Coupable d'un délit, Nathalie est condamnée à purger dans une petite ville provinciale une peine plus insolite encore qu'un séjour en prison : cinquante heures de travaux communautaires – « de ramassage de merde des vieillards d'une ville de merde » – pendant lesquelles elle devra s'occuper de Mathilde, une vieille dame quelque peu extravagante, aux idées bien arrêtées et aux comportements étranges, qui fréquente assidûment la gare de son village reculé pour y attendre un train dont personne ne descend jamais. Mathy, « la folle de la gare », est généreuse mais coriace à l'égard de ceux qui voudraient percer les mystères de sa mémoire. « Mathilde était sans conteste une personne à

part, un phénomène. Elle était donc sujette aux ragots »... Mais la folie, ici, n'a rien de destructeur, bien au contraire, serait-on tenté de dire, tant le climat est littéralement à la jubilation. Parce que pour Mathilde, « [l]e bonheur n'est pas à chercher. Le bonheur est à inventer. [...] La folie n'est pas à proscrire. La folie est à exister ».

Atmosphère, atmosphère ! C'est avec humour et une grande sensibilité que Francine Grenon met en scène des personnages inattendus dans un cadre singulier et distrayant qui lui ont valu le premier prix du concours La Plume saguenéenne en 2003. Un joli roman bourré d'une tendresse et d'une fraîcheur que ne laisse aucunement présager la couverture, peut-être un peu trop lugubre.

Isabelle Collombat

Jean-François Beauchemin
LE JOUR
DES CORNEILLES
Les Allusifs, Montréal,
2004, 153 p. ; 16,95 \$

À l'évidence, *Le jour des corneilles* est de la plume d'un très solide romancier, dont le remarquable travail d'écriture puise visiblement

son inspiration autant chez Gaétan Soucy, en particulier dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (pour l'atmosphère étrange et le contexte primitif des rapports humains), que chez Rabelais (pour le traitement de la langue). Concernant la langue, qu'on en juge : « Diablerie et grain d'orage ! fit-il aussitôt, jetant prestement au feu le reste de sa pitance. Piqué, saisi par extrêmes fâcheries, il se dresse alors, vient me gripper par l'épaule et m'entraîne fort malheureusement vers la barrique ». Tout le roman est dans ce ton, où les protagonistes eux-mêmes, le père et le fils Courge, sont à l'image de la démesure de la langue et de sa forme archaïque. « Père » et « fils » cohabitent isolés dans la forêt, vivant dans des conditions primitives : leur principal souci est de chasser pour se nourrir. Ces personnages ne se parlent à peu près pas. Imposant « en toutes portions de sa personne », père n'est capable que d'invectives et de brutalité ; il bat et humilie régulièrement fils, bien que celui-ci soit – du moins physiquement – devenu adulte. Complètement dominé, fils n'a droit à

**RENCONTRE
QUÉBÉCOISE
INTERNATIONALE
DES ÉCRIVAINS**

La 31^e Rencontre québécoise internationale des écrivains

avait pour thème

« L'écrivain/e et New York »

Consultez gratuitement tous les textes de la 31^e Rencontre dans le site Internet du magazine *Nuit blanche*
<http://www.nuitblanche.com>

Vous pouvez également y lire :

« L'écrivain/e et la nuit » (30^e rencontre)

« L'écrivain/e et la réalité » (29^e rencontre)

Lisez les communications de :

- Introduction et conclusion aux débats
Lise Gauvin (Québec)
- Louise Dupré (Québec)
- Marguerite Andersen (Ontario)
- Maria Elena Aura (Mexique)
- Gil Jouanard (France)
- Élisa Brune (Belgique)
- Louise Warren (Québec)
- Aline Apostolska (Québec)
- Gaétan Brulotte (Québec)
- Sylvestre Clancier (France)
- Werner Lambersy (Belgique)
- Rachel Leclerc (Québec)
- Melcion Mateu (Catalogne)
- Vicente Quirarte (Mexique)
- Barber van de Pol (Pays-Bas)

aucune liberté d'agir et de parole ; l'amour, qu'il porte néanmoins à père, lui dicte son obéissance. Cependant, s'il agit et parle selon les attentes au reste fort limitées de père, fils n'en pense pas moins : ayant éprouvé de l'amour pour une « bourgeoise » qu'il a rencontrée dans des circonstances exceptionnelles et qu'il ne reverra jamais, chérissant père plus que tout, fils s'étonne de l'absence totale d'affection chez « l'inventeur de [s]es jours » et s'interroge : « [...] père compensait-il son incapacité à creuser autrui par son extrême talent à dépecer les bêtes ? » À la fin du roman, père ayant soumis fils à une épreuve physique d'une cruauté extrême, dont il faillit ne pas se remettre, d'une part, et fils ayant délibéré sur l'objet de sa réflexion, celui-ci tue son tortionnaire idolâtre, puis le dépèce afin d'y chercher l'amour de père que le silence dissimulait peut-être.

Toute la richesse de cet univers tout à fait particulier et profondément barbare tient pourtant moins dans la portée de la réflexion sur la quête d'amour et le sentiment de culpabilité suscitée par cette quête que dans une écriture extrêmement maîtrisée et cohérente, qui s'accorde on ne peut mieux au propos. Sur le plan de l'écriture, donc, un roman de première force, certainement susceptible d'être distingué par un prix littéraire. Quant au reste – et ce reste n'est pas rien –, l'histoire piétine un peu, et surtout l'intérêt de lecture diminue rapidement. Le sentiment d'une certaine répétition, qui finit même par rendre lassant l'ingéniosité de l'écriture.

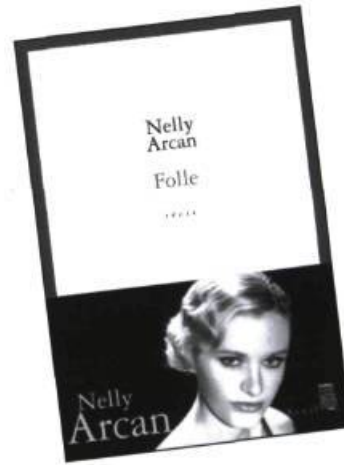
François Ouellet

**Nelly Arcan
FOLLE**

Seuil, Paris, 2004,
205 p. ; 29,95 \$

Moi, un homme, je lis Nelly Arcan. Nelly, une ex-prostituée qui a décidé à 15 ans d'en finir à 30, écrit une longue lettre à un homme, son ancien chum, journaliste-pigiste, « pour remettre de l'ordre dans notre histoire », comme elle dit, pour laisser les traces de leur histoire. Demain, elle mourra. Elle parle de leur rencontre, de leurs blessures, de leurs baisés, de leur veulerie, de sa propre lâcheté, de ses rivales. Du romantisme ? Vous voulez rire ? Certes, elle joue du très intime, ouvre vers les trous noirs de l'être, excite le désespoir, la violence totale et le suicide, la voix du silence. Mais des pleurnicheries, nenni ! Elle ne se ménage d'ailleurs pas beaucoup, non plus que son « masturbant » compulsif, Narcisse toujours rivé aux sites pornos, jouissant de son reflet, fétiche de son impuissance.

Glacial comme la morgue, ce récit embaume pourtant le vivant, la gestation, la pensée d'une femme pansant son corps et son âme. La putain du premier livre et la folle de celui-ci, voilà la femme telle que l'histoire continue de la réduire, pure marchandise à consommer. Pour un peu, la sorcière surgirait, autre fantasme de l'intégrisme masculin, prêt à tout pour dominer. Entre la sagesse moralisante de son grand-père et la passion cartomancienne de sa tante, la narratrice, infiniment seule, essaie donc de faire face à ce qui en elle paraît intenable : la



**Serge Lamothe
LES BALDWIN**

L'instant même, Québec,
2004, 119 p. ; 16,95 \$

« Survivre est une occupation à temps plein pour les Baldwin », nous prévient la quatrième de couverture. Mais qui sont-ils, ces personnages bizarres et entourés de mystère qui s'emploient, sur une planète dévastée – « Il pleuvait depuis quarante ans. Guère plus » – à « s'adapter [...] à l'horreur qu'inspire leur condition » ? Les Baldwinologues cherchent toujours à comprendre...

Humains ou extraterrestres, nul ne peut vraiment le dire mais, ce dont on est sûr, c'est que nos Baldwin exercent des métiers ou des talents fort « connus » dans le monde présent : fonctionnaires, contorsionnistes, pilliers de tombe...

Quarante Baldwin décrivent donc en autant de tableaux ce qui leur tient lieu de monde, saturé d'inégalités, d'injustices, de détresse, d'absurdités sociales. Un univers peut-être pas si différent du nôtre si un prologue et un épilogue aux saveurs pseudo-scientifiques ne s'évertuaient à nous faire passer du réalisme au fantastique.

Le style, bref et épuré, est très simple, encore qu'ici ou là se trouvent certains morceaux d'anthologie – « La pudeur de leur maintien fait l'envie des anémones. C'est une aporie supplémentaire » –, le propos résolument métaphorique et volontairement nébuleux, la finalité étant à l'évidence de faire concourir le lecteur, de le pousser à éclairer les zones d'ombre, nombreuses, qui subsistent. Mais teintées d'un humour plus ou moins féroce, les observations de Serge Lamothe ne déroutent pas tant que ça les infomaniaques tant il semble qu'elles soient l'inter-

beauté impossible, la mort annoncée et ce genre de choses. Reste qu'elle écrit, consciente de l'incommensurable asymétrie entre toi et moi. Il y a chez elle la révolte de Josée Yvon, la suavité de Suzanne Jacob, un peu du Ducharme de *Gros mots* aussi. Une tare plane au-dessus du monde et descend parfois dans la tête de cette femme qui, « cobaye d'elle-même », précise, analyste : « Quelque chose en moi n'a jamais été là ». Mais où donc ?

Artiste de la distance, Nelly rédige sec l'aliénation à l'autre par le biais de son image. Manière comme une autre de créer au-delà de la maîtrise qu'elle vient d'achever sur le Président Schreber avec une lacanienne. Ne pas s'épancher sur la blessure, aller au dedans, perturber toute forme d'addiction, y compris, et surtout, à soi-même.

Michel Peterson

prétation en vérité pas si falsifiée du monde dans lequel on évolue, du turbo-libéralisme à l'obsession sécuritaire.

Quarante récits, quarante « autoportraits », à lire dans l'ordre ou dans le désordre, comme on le ferait d'un recueil de nouvelles. Une Baldwinthèque somme toute distrayante.

Armelle Datin



Jean-Paul Dubois
UNE VIE FRANÇAISE
L'Olivier, Paris, 2004,
357 p. ; 29,95 \$

Le nom de Jean-Paul Dubois est partout ces temps-ci. Journaliste au *Nouvel Observateur*, auteur d'une quinzaine d'ouvrages et, tout récemment, gagnant du Prix Femina 2004, Dubois n'est pas pour autant la « saveur du mois ». Il ne s'agit pas de l'un de ces scribouilleurs fabriqués par un éditeur en mal de succès et de billets verts. Non, son dernier livre, *Une vie française*, est le fruit d'un travail d'écriture, d'un labeur langagier où l'effort est tel qu'il est indétectable. C'est l'œuvre d'un poète de la situation, d'un fin créateur d'images vivantes, inquiétantes, belles, touchantes, surprenantes et débordantes d'un humour qui fait du bien ; un humour rare dont on a tous besoin.

Dans *Une vie française*, Jean-Paul Dubois nous entraîne sur les routes de la France de la V^e République, entre 1958 et aujourd'hui, en suivant les divers dirigeants de l'Hexagone. Les politiciens ont chacun leur heure de gloire alors que Paul Blick, héros malgré lui, vit sa vinaigrette, faite de hauts et de bas : l'extase des premiers baisers, des premières caresses, les fiévreuses manifestations de mai 68 et les désillusions qui

patience ». Paul Blick, à travers le portrait de ses femmes, de ses enfants, ses photos (il ne photographie que l'immobile !) nous offre un diaporama des grandeurs et des misères d'une époque, d'une génération et de ses lubies et des idéologies qui, encore aujourd'hui, font notre présent.

Sylvain Marois



Pierre Salducci
MA VIE ME PREND
TOUT MON TEMPS
NOUVELLES HISTOIRES
DE PIERRE FORTIN
Vents d'Ouest, Gatineau,
2003, 164 p. ; 18,95 \$

Il y a quelque chose d'étonnamment touchant dans le style de Pierre Salducci. Sa façon de raconter révèle à la fois une grande naïveté et une incroyable lucidité face

aux séparations, à la mort et à l'exil. En tout neuf nouvelles composent ce recueil, toutes narrées sur un ton personnel par un certain Pierre Fortin (un Salducci que l'on devine travesti en Pierre Fortin, même lorsque ce dernier emprunte la troisième personne et se veut spectateur des scènes qu'il décrit), qui en est à sa quatrième présence dans les romans de l'auteur franco-québécois. De la mort d'un réputé photographe parisien à la fascination exercée par Yves Navarre, de la déportation de milliers d'immigrants de l'Algérie française aux tourments d'un jeune voyageur à Venise, les situations relatées dans chacune de ces nouvelles auraient pu faire l'objet d'un roman entier. Et c'est là la seule faiblesse de ce recueil : les récits sont trop brefs pour la complexité des sujets qu'ils abordent. Chacun d'eux aurait, à tout le moins, mérité une bonne vingtaine de pages supplémentaires (le recueil ne fait que 164 pages après tout). C'est le cas entre autres du premier récit, intitulé « Nos deux noms sur les mêmes affiches », où une femme, Sylvie, se remémore sa rencontre avec un certain Germain à bord d'un bateau quittant Alger. Elle lui en veut alors pour son insouciance au moment où leur peuple

Lire

pour faire durer l'instant

Alain Cavenne
Platebandes
288 pages, 16,95 \$

Diane-Monique Daviau
Une femme s'en va
228 pages, 24,95 \$

Michel Dufour
L'inconnu dans la voiture rouge
138 pages, 17,95 \$

Pierre Yergeau
Les amours perdues
96 pages, 14,95 \$

L'instant même

NOUVELLES ROMANS ESSAIS

vit l'épisode le plus sombre de son histoire. Elle lui en veut aussi d'aimer les garçons alors qu'elle aurait besoin de tendresse. Mais lui rêve déjà de la France, de cette terre promise qui s'offre à eux, pendant qu'elle observe avec intensité la moindre parcelle de terre qui lui rappellerait sa patrie à jamais disparue.

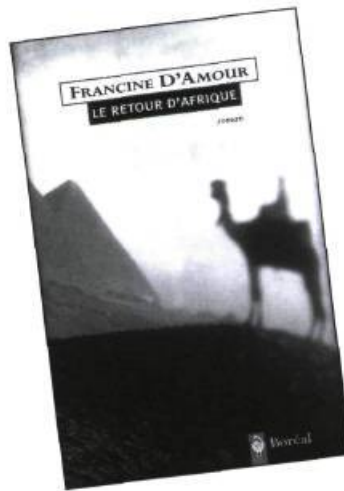
Ma vie me prend tout mon temps constitue une fort belle réflexion sur l'existence et sur le caractère éphémère de certaines rencontres, parfois déterminantes, que des situations impondérables viennent briser sans que l'on sache pourquoi. Le recueil se veut aussi un hommage à certaines figures disparues ayant marqué la vie de l'auteur : Daniel Boudinet et Christian Raux. Pour toutes ces raisons, le livre vaut la peine d'être lu.

Éric Gauthier

Sylvain Rivière
ISPIGIAC
PEUPLE DE LA MER
Humanitas, Longueuil,
2004, 133 p. ; 18,95 \$

Énième titre d'un auteur prolifique que l'on pourrait bien surnommer « Le porteur de paroles » (titre de l'un de ses poèmes paru dans *Chemin d'exil*). En effet, Sylvain Rivière a touché à tous les genres, en se faisant l'écho des habitants de son pays d'origine, la Gaspésie, et des Îles-de-la-Madeleine, son pays d'adoption. Il dédicace sa pièce *Ispigiac* « Aux Paspéyas qui ont si bien su traverser l'espace et le temps sans jamais baisser la tête ni les bras... » La pièce venait commémorer à l'été 2004,

le 237^e anniversaire des installations érigées par Charles Robin sur le banc de Paspébiac. Le dramaturge désigne le site historique du Banc comme lieu théâtral et espace scénique de la représentation de ce qu'il appelle une « saga historique déambulatoire ». Le thème central de l'œuvre reprend en substance celui de *La belle embarquée*, roman historique qui a valu à Rivière le Prix France/Acadie en 1994 : l'exploitation des pêcheurs par la Robin Pipon Company, qui a eu la mainmise sur la destinée des Gaspésiens jusqu'au XX^e siècle, et le sentiment de servitude de ces derniers dont la dignité bafouée n'aura eu d'égal que leur fierté et leur soif de liberté. *Ispigiac*, une saga, parce qu'elle présente les peuples qui ont habité la flèche qui avance loin dans la mer – sens du toponyme attribué par les Micmacs qui y pêchaient au XV^e siècle –, en parfaite intelligence avec les Basques et les Bretons, jusqu'à aujourd'hui. Des scènes d'action illustrent le système tyrannique mis en place par Charles Robin pour remplir les coffres de la compagnie jersiaise au détriment des pêcheurs, tandis que des personnages symboliques représentant le passé, le présent et l'avenir, de même qu'un Narrateur, rapportent des faits, les commentent et expriment des doléances. Un ton solennel en résulte qui confère à la pièce une atmosphère de tragédie grecque, bien que la dernière scène soit consacrée à l'Enfant qui symbolise « l'espoir et le grandir de ce peuple de la mer



soumise aux impératifs du sujet historique et du dessein commémoratif.

Pierrette Boivin

Sven Regener
HERR LEHMANN
Trad. de l'allemand
par Colette Kowalski
Seuil, Paris, 2004,
285 p. ; 37,95 \$

Herr Lehmann, le premier roman de Sven Regener, nous transporte à Berlin à l'automne 1989. Frank Lehmann, serveur au bistrot « le Futé », aura trente ans le 9 novembre, le jour de l'ouverture du Mur. Agacé par le surnom de « Monsieur » (*Herr*), combiné au tutoiement, dont l'affublent ses amis, cet antihéros indolent traverse une succession de désagréments jusqu'au jour de son anniversaire, qui vient introduire un tournant dans une existence centrée sur l'absorption de bière et de schnaps.

Avant de devenir romancier, Sven Regener s'était déjà fait connaître en Allemagne comme chanteur du groupe rock *Element of crime*, fondé en 1985. Paru en 2001, *Herr Lehmann* s'est vendu à un million d'exemplaires dans l'espace germanophone, avant de donner lieu à une adaptation cinématographique en 2003. Rebaptisé *Berlin Blues* dans sa traduction anglaise, le livre de Regener est un roman d'ambiance berlinoise. Nous n'y trouvons pas de longues évocations des lieux, l'auteur se contentant de nommer au passage divers endroits fameux de Berlin, de Checkpoint Charlie au Brandburger Tor ou au Kudamm, dépeint en refuge pour touristes et veuves de nazis. Mais les rues sillonnées étant le plus souvent identifiées au fil du récit, le cadre berlinois en devient tangible. Les événements relatés sont,



en marche vers l'autonomie et l'affirmation de soi ».

Sylvain Rivière n'a de cesse de représenter le Peuple de la mer dont il est lui-même issu, de transposer la parlure des *filles du vent* pour chanter leur pays et clamer leur soif de liberté. Sa langue, débridée dans ses autres pièces et contes, est ici plus sage,

pour leur part, anodins ou cocasses. Ainsi par un matin de gueule de bois, Frank rencontre un chien errant et lui fait boire du whisky. Plus loin, il reçoit à contrecœur ses parents lors de leur première visite à Berlin. Se rendant à Berlin-Est, il est refoulé aux douanes et reconduit à la frontière parce qu'il a tenté de passer clandestinement 500 marks à une cousine de sa grand-mère. Ailleurs, il vit de décevantes amours avec une femme de cuisine ou vient en aide à son meilleur ami dépressif. La force de Regener consiste surtout à engager Herr Lehmann dans des conversations tatillonnes ou à camper de mémorables figures secondaires, tel l'informaticien buveur de bière blanche sans citron, Cristal-Rainer, qui devient plus tard Fanta-Rainer.

Herr Lehmann est le premier volet d'une trilogie en préparation. Le titre suivant est déjà disponible en Allemagne : *Neue Vahr Süd*, « le Sud de la Neue Vahr » (en référence à une zone de nouvelles constructions à Brême), livre racontant les années de jeunesse de Frank. Sans réinventer le genre, *Herr Lehmann* n'en demeure pas moins une agréable surprise de la rentrée.

Patrick Bergeron

Linda Amyot
HA LONG

Leméac, Montréal, 2004,
122 p. ; 14,95 \$

Ha Long, c'est le portrait croisé de deux femmes, Élise et Ai Van – la première, occidentale, en mal de maternité, est en plein processus d'adoption tandis que la seconde, vietnamienne, est une jeune fille-mère qui s'est vu arracher son enfant, retrouvée « devant les portes

de l'orphelinat de Hon Gai, sur la baie de Ha Long ». Entre les deux, rien de commun, ni le mode de vie, ni les attentes, ni la culture, sinon le destin du bambin que chacune espère avoir le droit de combler. Deux existences habitées par le respect, aux antipodes l'une de l'autre mais dont les aspirations, parfois, se confondent.

Le lecteur est comme ces deux femmes, en attente, déchiré entre la mère biologique et la mère adoptive, témoin de leur cheminement, de leurs moments de détresse et d'espoir, de leur douloureux acharnement à croire et de leur digne refus de blesser. « C'était ainsi qu'elle avait été élevée : obéir au père, au mari et, à sa mort, au fils aîné, et respecter les quatre vertus. Les lois avaient changé, pas les coutumes. Les Occidentaux arriveraient d'un jour à l'autre. Parmi

eux, il y aurait une femme aux yeux ronds qui deviendrait la mère de ma fille. »

Très court, ce petit livre ne manque pourtant pas de densité. Et c'est avec beaucoup de délicatesse, de subtilité, et dans un style élégant et épuré que Linda Amyot nous entraîne au cœur d'une histoire bouleversante. *Ha Long* est son premier roman. Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître.

Armelle Datin

Francine D'Amour
LE RETOUR D'AFRIQUE
Boréal, Montréal, 2004,
227 p. ; 19,95 \$

Accablée d'une hérédité paternelle lourde à porter, Charlotte est mariée à un écrivain très épris d'elle malgré tous ses excès, celui de l'alcool en particulier. Le couple s'apprête à passer

quelques mois en Égypte. Mais lors d'une cuite un peu plus dévastatrice que les autres, Charlotte déchire rageusement son billet d'avion : la crise de trop qui fera en sorte qu'elle ne s'envolera pas avec Julien. « Coûteux billet que j'ai déchiré en mille morceaux, le soir de ma dernière virée. Tu ne me l'as pas pardonnée, celle-là. Deux semaines plus tard, tu partais seul. Je n'ai pas protesté. J'avais honte. »

Il faudra néanmoins sauver ce qui peut l'être auprès des proches, les apparences. Alors que tout le monde dans leur entourage les croit partis ensemble, Charlotte reste sur le carreau, ermite d'une retraite forcée en banlieue où personne ne connaît rien d'elle, pour aller jusqu'au bout de sa nuit. Un long voyage introspectif, qui nous fait visiter pourtant d'autres horizons, remugles de périples anciens, évasions par quelques lectures (Paul Bowles, J.M.G. Le Clézio, Serge Doubrovsky...), impressions fugaces et vertigineuses. Charlotte entame sa longue et solitaire descente aux enfers, sans guère d'espoir de pouvoir un jour remonter, même si ses confessions épistolaires laissent entrevoir, peut-être, le bout du tunnel. Elle écrit : « Mes suppositions paranos s'évanouissent au fur et à mesure que descendent les gorgées au fond de mon gosier vide ».

C'est au style, émouvant et troublant, de Francine D'Amour que l'on doit d'avaler tout le pathétique d'une situation désolante et c'est encore cette écriture admirablement maîtrisée qui fait de Charlotte un personnage si vrai qu'on la suit sans broncher dans ses douloureux monologues : à lire sans modération.

Isabelle Collombat

Une éblouissante prose poétique

Tel un miroir
de ce que nous sommes, le fleuve,
dans le mouvement impétueux
de ses marées, la folle débâcle
des banquises ou l'éclatement
des pierres sur la grève,
nous révèle notre fragilité.

Shirley Patry
LA MÉTAPHYSIQUE
DES POINTS
CARDINAUX

La Métaphysique
des points cardinaux

Shirley
PATRY

la pleine lune

96 pages - 16,95 \$